

Ilana RAMCHAR

# *Drôle de drague*

Le jeune homme attend encore quelques secondes avant de se ruer sur celui qui maltraite la jeune femme. Une brève bagarre s'engage. L'agresseur dont le pantalon tombe sur les genoux ne présente qu'une très faible résistance. Sa fuite ressemble à une scène de cinéma comique d'avant la grande guerre mondiale. Ou bien encore à une scène du théâtre de boulevard. Jean s'amuse intérieurement. Seule la gravité de la situation l'empêche de sourire.

La jeune femme se recoiffe.

- Quelle brute! Comment est-ce possible ? Pourquoi y a t il encore des gens pareils ?

Elle regarde fixement l'endroit de la forêt où vient de disparaître l'agresseur.

C'est à ce moment là qu'un coup de feu retentit. Jean s'agrippe à la jeune femme et la couche sur le sol, se plaquant contre elle, joue contre joue. Puis il se relève.

- Mais où allez vous ? crie t elle.

- Je vais essayer de le poursuivre.

La jeune femme tente de le retenir en l'accrochant par le bas de la jambe. On entend encore un coup de feu, puis un cri. La forêt est devenue soudain très calme. Et moins de trois minutes plus tard Jean réapparaît, un peu tremblant semble t il.

- Vous avez froid ? demande la jeune femme.

- Non. Je crois que j'ai eu un peu peur. La balle est passée si près. J'ai cru que j'étais touché et j'ai crié. Vous constatez par vous-même que les hommes peuvent avoir peur. A moins que je ne sois pas vraiment un homme.

La jeune femme se penche vers la jambe de Jean et découvre un trou dans l'étoffe bleue foncée de son pantalon. Elle se croit un instant très bref devant un héros de télévision,

de feuilleton, de roman et de conte tout à la fois.

Vit elle vraiment ou regarde t elle une série à la télé ? Une petite twingo verte est garée à quelques mètres de là.

- Pendant que vous retournez chez vous, dit le jeune homme, je vais attendre ici qu'il vienne rechercher sa voiture. J'essaierais de le pister ou de l'attaquer.

- Ce n'est pas sa voiture, c'est la mienne.

La jeune femme fait quelques pas et trébuche en avant. Jean la soutient et la jeune femme probablement soulée par le choc émotionnel se laisse aller contre lui.

- Etes vous sur de devoir rester ici à l'attendre dit elle. Après tout rien de bien grave n'a eu lieu. Vous êtes heureusement intervenu assez tôt.

Elle pense quand même à sa jupe salie et à sa culotte totalement déchirée qu'elle enlève et glisse dans son sac. Elle se sent soudain un peu troublée d'être nue sous sa jupe.

- Voulez vous que je vous ramène en ville propose le jeune homme.

La jeune femme se met à rire devant le jeune homme qui se demande ce qui provoque cette hilarité.

- C'est moi qui vous invite dit elle. Vous n'avez même pas de voiture. Je vous raccompagne ?

- Soit. Tant pis pour ma balade sylvestre. Ce sera pour une prochaine fois. A moins que vous vouliez m'accompagner dans ma promenade champêtre avant de retrouver la ville.

La voiture cale deux fois avant de partir. La jeune femme est nerveuse. Mais c'est elle qui reprend la parole après quelques centaines de mètres sous les frondaisons.

- Vous aussi vous aimez la forêt ?

- Pas vraiment.

- Moi c'était un vrai plaisir.

Le jeune homme la coupe brutalement, sèchement, presque méchamment.

- Pourquoi « c'était » ? Il faut oublier. C'est déjà du passé. Je le veux.

- Je crois qu'il me faudra, beaucoup de temps avant que je revienne ici. Un événement comme celui là doit fortement traumatiser. Vous ne croyez pas ?

- Je suis content que vous en doutiez. Vous voilà déjà presque délivrée de ce fait divers.

- Pour vous ce n'est qu'un fait divers, mais pour vous seulement.

- Tandis que pour vous ce doit être un drame personnel je pense.

- En tout cas ce n'est certainement pas un souvenir à mémoriser. Seulement comme cela ne m'est jamais arrivé je ne sais pas vraiment.

Elle parle vite, sans reprendre son souffle.

- Vous avez probablement raison de le ressentir ainsi, au fond ce n'est pas grave. C'est ce que je souhaite. J'angoisse un peu quand même. Nous avons tant de choses en nous que nous ignorons. Si j'imagine les choses c'est seulement pour en avoir moins peur.

Jean se penche vers elle pour qu'elle voit son visage tout en conduisant et lui fait un gentil sourire auquel la jeune femme répond très volontiers. Et il lui embrasse la main.

- Toutes les jeunes femmes que j'ai déjà entendues sur ce sujet le disent toutes. Le viol les poursuit longtemps, très longtemps après. Il ne suffit pas de prendre une douche. Les gestes symboliques ne changent jamais rien aux réalités.

Le jeune homme ne répond pas tout de suite.

- Mais aujourd'hui vous avez eu la chance que je puisse vous éviter cette épreuve. Ce ne sera donc pas la même chose que pour les autres.

- J'oubliais que je n'avais pas été vraiment violée. J'ai tellement cru que je ne pourrais pas l'empêcher. Je ne fais pas encore la différence. Peut être plus tard.

- Et pourtant il vous faudra porter plainte. L'homme de la forêt est peut être dangereux, il avait une arme. Il nous a tiré dessus par deux fois. D'autres femmes seront peut-être en danger dans les jours ou les semaines qui viendront.

La réponse de la jeune femme n'est pas immédiate.

- Non. J'aurais trop peur qu'il me recherche et me tue en apprenant ma dénonciation. Ce serait stupide puisqu'il n'y a rien eu de réel. Ce serait mourir pour rien. J'ai seulement eu fort peur, enfin je crois. J'étais tellement désorientée. Je m'attendais si peu à ce qu'une telle chose m'arrive. A moi. Comme aux autres. Comme à n'importe qui.

La jeune femme s'est arrêtée avant de s'engager sur la route qui coupe la forêt en direction de la ville.

- Je crois que j'allais me laisser faire. J'enrageais de ne pas pouvoir me défendre. J'avais envie de le mordre, de le griffer. Je me sentais faible et impuissante.

La voiture s'ébranle de nouveau en direction de la cité où ils habitent tous les deux.

- Ce n'était pas le contact avec l'homme qui me déplaisait, c'était seulement de n'avoir pas dit oui, de ne pas l'avoir pensé, de ne pas l'avoir séduit avant. Son souffle sur mes lèvres et ses mains sur mes cuisses ne m'effrayaient pas. J'aime ces contacts de chair à chair. Mais je refusais d'être prise de force, sans échauffement comme disent les sportifs. J'ai besoin de me préparer pour profiter de l'amour et du plaisir.

Le jeune homme l'écoute, l'entend. Il joue avec le cendrier. La jeune femme reprend son petit monologue.

- J'ai pensé au SIDA.. En un éclair je me suis dit « Il ne peut pas se mettre de préservatif ». Et puis j'ai pensé...

La jeune femme ne termine pas sa phrase. Elle se tait jusqu'au grand rond point qui marque l'entrée de la ville.

- Où voulez vous que je vous dépose ? demande t elle.

Le jeune homme ne répond pas.

- Puis je vous offrir quelque chose. Je voudrais pouvoir vous remercier.

La jeune femme arrête sa voiture sur la place des ormeaux, au pied de la gloriette couverte de fleurs. Elle choisit une table tout au fond du café, là où le soleil n'enlève pas la fraîcheur.

Le jeune homme raconte encore une fois les événements qu'il a vécu. Il redit la fierté et la peur qu'il ressent encore, tout en prenant les mains de la jeune femme pendant quelques secondes. La jeune femme le rassure presque.

- Oh excusez moi.

- Ce n'est rien. Je vous en prie, vous avez été tellement courageux que vous devez ressentir, même inconsciemment un sacré choc.

- Je ne connais même pas votre prénom.

Et la jeune femme lui prend les mains comme pour les réchauffer.

- Je me prénomme Odette. Mais vous avez un peu froid aux doigts me semble t il.

- Un peu c'est vrai. Mais je commence à me réchauffer, lentement. Ce n'est pourtant pas la chaleur qui manque.

Ils se regardent un instant sans rien dire, gênés tous les deux.

- Je le vois seulement maintenant, mademoiselle, en reprenant un peu mes esprits. Vous êtes très belle Odette. Il serait sans doute plus raisonnable de ne pas vous promener seule dans les bois, même en plein jour.

- Vous pensez donc que la beauté interdit de vivre.

- Au même titre que la laideur probablement. Vous imaginez vous laide ?

La jeune femme ne répond pas.

- Savez vous que je comprends votre agresseur. Mais pour ma part j'aurais essayé de vous plaire plutôt que de vous agresser ainsi.

Jean la regarde comme séduit, attiré irrésistiblement par la

jeune femme qui ne le quitte pas non plus de son regard.

- Vous vous êtes interrompue tout à l'heure. Vous me disiez « J'ai pensé » et vous n'avez pas eu le temps, ou pas voulu terminer votre phrase. Vous pensiez à quoi ? Je peux vous le demander ?

La jeune femme hésite et puis reprend les mains du jeune homme qui se trouvent tout près d'elle sur la table qui les sépare.

- Il faut que je sois en confiance. J'ai aussi besoin de votre force pour cela.

Après presque une minute, elle poursuit ses confidences.

- Je n'ai pas toujours eu la vie facile. Mes parents n'ont pas souvent été là quand j'étais jeune. J'ai vécu presque sans leur aide. Ils m'aimaient bien probablement, mais sans être là pour me le dire, sans être là pour que je m'en rende vraiment compte, pour que j'en sois abreuvée. Mes joies ou mes bonheurs n'ont jamais été quelque chose qui m'était du, dont je pouvais être assurée. Et de toute façon je n'ai jamais partagé ni l'une ni l'autre.

La jeune femme baisse un peu la tête. Jean perçoit une sorte de sanglot étouffé. Puis elle regarde bien le jeune homme.

- Tous mes bonheurs étaient des événements inattendus, imprévus, difficiles. Ils étaient tous le fruit du hasard. A aucun moment, ma vie n'a été faite pour m'apporter le bonheur. Je ne fais pas partie de la noblesse du bonheur.

La jeune femme relâche les mains du jeune homme.

- Mais j'ai toujours été volontaire, je n'ai jamais imaginé que je pourrai laisser aller les choses. Heureusement pour moi je n'ai toujours vu que le côté avantageux des heures qui passent. J'ai toujours voulu prendre les choses et les provoquer, transformer un désavantage en bonheur, en plaisir, en souvenir. J'ai toujours voulu décider.

La jeune femme semble chercher quelque chose dans la

salle. Elle tourne la tête un peu dans toutes les directions et son regard se pose enfin sur les yeux de Jean.

- J'écoutais en classe, je m'amusais avec mes amis, je goûtais les repas. Le bonheur ne m'était pas dû, ma vie était un peu triste, désenchantée, mais je la rendais agréable.

C'est un moineau qui s'approche en sautillant qui l'interrompt quelques secondes.

- Je n'avais aucune perspective réelle mais je vivais chaque instant. Je ne savais pas voler comme cet oiseau et pourtant je ne tenais pas en place.

La jeune femme reprend les mains du jeune homme et le regarde bien dans les yeux, rieuse, amicale, confiante.

- J'ai pensé que je devais essayer de jouir de cet homme qui voulait me violer. Comme toujours je m'apprêtais à prendre le bon côté de l'événement, fut il infime.

Après un petit temps de silence entre eux la jeune femme continue.

- Pouvez vous comprendre cela et cet état d'esprit qui m'habite. Un héros est il sensible à ces petites vies qui l'entourent ?

Jean ferme les yeux tout en restant le visage tourné vers elle.

En elle la vie, les plaisirs, les espoirs prennent toujours la première place, celle de l'instant présent. Tout doit être déguisé, décoré, embelli pour que la vie s'emplisse le plus possible en attendant la fin. Rien ne lui sera donné. Elle doit tout attraper, voler, dilapider. Peut-être partager aussi.

- Un héros !

Il n'a pas envie de ce qualificatif. Au fond de lui une petite marionnette s'agite beaucoup.

- Je suis sûre que tout le monde n'aurait pas poursuivi mon agresseur comme vous l'avez fait.

- C'est parce que j'ignorais tout du danger. Je n'ai peut être agi que pour vous plaire. Un réflexe banal en quelque

sorte.

Ils prennent tout leur temps pour boire leur grand verre de boisson fraîche. Et tous les deux se laissent aller à quelques confidences mêlées de longs silences pendant lesquels ils échangent des regards furtifs ou rieurs.

Cette atmosphère de trouble sensuel et de bien être ils la connaissent déjà tous les deux. Mais cette fois les circonstances sont presque déplacées.

La jeune femme parle la première.

- Dommage que notre rencontre ait eu lieu dans de telles circonstances.

Elle fouille quelques secondes dans son sac et dépose un billet pour payer les consommations.

- Il faut que je me repose un peu. Après de telles émotions.

- Je viens assez souvent ici le matin, ou le soir pour prendre un café ou manger sur le pouce. A bientôt peut être.

Ils se lèvent tous les deux et se dirigent vers la grande porte qui ouvre sur la place.

- Je peux vous embrasser

- C'est la moindre des choses.

Et leurs lèvres pour un premier baiser sont toutes proches l'une de l'autre et se touchent un peu.

- - - - -

- Allo ! Bernard ?

- Non vous êtes chez jean.

- Excusez-moi.

- Ce n'est pas grave.

- Je vous ai dérangé pour rien.

- Pour votre punition je vous donne rendez-vous demain place du Carrousel.

- Pourquoi faire ? Vous en êtes ?

- Vous n'y êtes pas du tout si je puis dire.
- Mais alors pourquoi ?
- A dix huit heures.
- Plutôt dix huit heures trente.
- Je pourrais ainsi vous déranger pour rien moi aussi.
- Mais comment pourrais je vous reconnaître ?
- Vous me reconnaîtrez parce que j'aurai un journal à la main dont je me tapoterai régulièrement l'épaule.
- Je ne pourrai donc pas vous manquer.

Jean repose son portable. Il ne sait rien de cet individu qui vient de le déranger en se trompant de numéro. Mais pourtant, en lui donnant rendez-vous, il n' imagine pas qu'il puisse refuser sa proposition d'association. C'est une sorte d'intuition et de force interne qui l'a fait le sélectionner.

Sur la place Jean observe tous ceux qui passent ou viennent s'asseoir. Il fait des pronostics sur tous ceux qui arrivent. D'après la voix entendue et les réponses rapides il penche fortement pour quelqu'un de jeune. Et systématiquement il prend son journal, le porte jusqu'à son visage et s'en tapote discrètement l'épaule.

Mais ce jour là il ne trouve personne. Il reste seul pendant l'heure et demie. Enfin, toujours certain de ne pas s'être trompé, il pose avant de partir, un petit bout de papier avec son numéro de téléphone et il écrit en dessous « rappelez moi ». Jean ne saura jamais que le garçon de café, avec un sourire non dissimulé, est alors venu ramasser le petit bout de papier.

Ce ne sera que quelques jours plus tard que l'idée saugrenue de Jean prendra forme.

- - - - -

Jean et Odette, chacun leur tour, sont venus s'asseoir sur la terrasse presque chaque jour. Mais leur espoir d'y retrouver

l'autre fut longtemps déçu. Enfin trois semaines après l'aventure du bois ils se retrouvent à la terrasse en même temps.

- Je n'ai pas eu beaucoup de temps à moi et je n'ai pu me libérer qu'une seule fois.

- Moi aussi. Je le regrette un peu.

- Mais cette fois nous avons eu plus de chance.

- On peut peut-être se faire la bise. Nous sommes presque de vieux amis maintenant.

Cette fois leurs lèvres ne s'évitent plus. Ils ont tellement vécu

en pensée avec l'autre, durant cette vingtaine de jours qu'on pourrait les prendre pour un vieux couple.

Ils se racontent leur journée et discutent un peu de tout avant de parler des lendemains. Ils se prennent les mains, se les embrasse et n'arrêtent pas de rire et de se regarder.

- Je dois partir au boulot. Est-ce qu'on se retrouve demain soir ?

- Non. Ce n'est pas possible je suis pris. Enfin non. Oui je veux dire. Je vais annuler. Ce n'est pas un rendez-vous bien important. C'est un ami, un vague ami. Je le rencontrerai un autre jour.

- Je vous préparerai un petit quelque chose et puis après on ira se promener en ville. Il fait encore chaud la nuit.

- Mais où habitez vous ?

- Ah ! Si chez moi que vous voulez qu'on se retrouve ... pourquoi pas après tout.

- Si vous le voulez. Seulement si vous le souhaitez !

- J'habite au numéro trois de la première rue à droite en descendant.

Ils s'embrassent tendrement.

- A demain.

Odette est prête à tout vivre. Une joie envahissante et intense l'accompagne toute la journée. Demain elle oubliera

tout.

- - - - -

Jean et Odette s'entendent bien et leur joie est rapidement agrémentée des plaisirs de l'amour. Ils partagent de plus en plus souvent les autres plaisirs tout simples de la vie. Il n'est plus rare de les voir ensemble au cinéma ou de les rencontrer occupés à faire leurs courses.

Jean doit encore partir pour son travail mais ce n'est plus aussi loin qu'avant. Il peut rester en France maintenant. Il a essayé d'expliquer pourquoi à Odette qui n'a pas tout écouté la semaine dernière.

- Finalement mon voyage en Languedoc est annulé. Ce n'était pas bien important. Et puis ce client ne me plaît plus beaucoup. Il faut savoir choisir.

- Je peux inviter Marthe et Roger alors pour ce week end ?

Odette est déjà levée pour aller décrocher le téléphone.

- Ou bien on reste à deux. Ce sera la première fois.

Elle compose le numéro et puis raccroche. Tout à coup Odette perçoit tout autrement le regard de Jean et leur relation. Pour la première fois avec une vraie netteté, elle ressent une tiédeur douce de bien être et de tranquillité.

Elle s'allonge dans le grand fauteuil.

- Sais tu que c'est la première fois que je vais passer le week end avec un homme en le connaissant à l'avance. Je me sens toute bizarre.

Odette a les yeux fermés, l'esprit non pas vide, mais arrêté, en suspens.

- Je crois que je ne serais plus obligé de partir. C'est dur ce métier. On peut aussi vivre en travaillant sur place.

- - - - -

Dans ce tribunal de province la presse est venue au spectacle. Tout au moins les croque mœurs, les voyeurs. Les avocats peuvent sortir pour quelques jours des divorces et des guerres de voisinage. Cette fois-ci ils peuvent décortiquer les procédures, faire jouer leurs connaissances du droit. La jurisprudence de ces affaires là n'est pas encore bien établie. Ils donneront peut-être leur nom à l'un des futurs arrêts de la cour.

Les faits qui motivent la séance sont loin d'être assurés. De quoi échanger sans fin des arguments et des principes entre ceux de la défense et ceux de l'accusation.

Le juge reprend les débats et commence les interrogatoires de fond.

- Vos victimes ont elles toutes accepté vos propositions de relations physiques ?

- Non bien sûr. Ce n'est pas une technique certaine à tous les coups et puis, quelques filles n'étaient pas aussi belles que je le pensais. Ce qui, dans ce cas là, ne m'encourageait pas à pousser vraiment mon avantage.

Le murmure qui parcourt les spectateurs peut donner à penser qu'ils regrettent un peu ces quelques échecs.

- Pour être plus juste je dirais que presque toutes les femmes rencontrées ont partagé mon lit. Ce n'est pas étonnant puisque j'ai entrepris cette forme de séduction sur une constatation simple que nous faisons tous quotidiennement.

- De quelle constatation parlez vous interroge le juge ?

- Je crois que pour une femme il faut une jolie raison de faire l'amour. Et si le romantisme ne peut pas être pris en compte il faut alors d'autres raisons. Par exemple le devoir, la reconnaissance, l'argent, la contrainte. Une jeune femme accepte rarement de dire qu'elle fait l'amour pour le plaisir qu'elle en retire, par pulsion sexuelle, par besoin physique ou par manque affectif. Elle a besoin de se sentir ou tout au

moins elle veut pouvoir se dire emportée et obligée. Séduite en un mot. Une femme n'accepte presque jamais d'avoir fait l'amour de son plein gré, tout au moins avec une autre personne que son époux. Une femme doit pouvoir dire à ses amies qu'elle a craquée. Pour être plus général une femme ne supporte pas la responsabilité de ses actes surtout en matière de relations sexuelles.

Quelques mouvements qualifiés de divers ont lieu sur les bancs.

- Une femme fait l'amour sans s'en rendre compte, de manière « a corporelle » si je puis dire. A cause d'un fou rire, d'un verre de trop, de jolis yeux, de la chaleur du soleil. Mais jamais volontairement. En tout cas c'est ce qu'elles nous disent.

Le jeune homme attend un peu et reprend.

- Presque toutes ces femmes furent mes maîtresses assez longtemps. Presque aucune n'a rompu d'elle même bien que certaines trouvaient la situation peu facile à vivre pratiquement. Deux d'entre elles n'habitent pas la région.

- Même les femmes mariées furent assidues, si j'ose dire ?

- Oui Monsieur le juge. Même mariées, les femmes restent des femmes. Non coupables ou plutôt non responsables. Elles se disent fragiles, soumises, emportées, victimes. Elles me témoignent de la reconnaissance et ainsi s'excusent de leur conduite. Elles peuvent donc la continuer. Elles disposent de multiples raisons pour expliquer leur conduite. J'ai aussi joué sur le sentiment de temporalité, de brièveté, d'occasionnel. Les femmes sont sensibles aux événements qui ne durent pas, qui ne les engagent pas. D'ailleurs pour elles rien n'est durable parmi les choses qu'elles entreprennent. Leur éternité est toujours temporaire.

Quelques représentantes de mouvements pour l'égalité des femmes manifestent très brièvement. Cette description ne

convient pas à leur thème du libre arbitre.

- Vous cherchiez donc à créer artificiellement une sorte d'hypnose.

- Si vous voulez utiliser cette notion là il faut dire « auto hypnose ». A aucun moment je n'intervenais par un moyen physique, psychologique ou narcotique.

Le juge donne sur son pupitre, quelques petits coups de marteau pour apaiser un brouhaha diffus.

- Rien dans l'acte d'accusation ne mentionne ce genre de plainte.

Jean regarde le public serré dans le prétoire.

- Comme pour les animaux il faut trouver chez l'homme, la femme en l'occurrence, la petite chose qui déclenchera d'elle même les effets attendus. Pour moi mon intérêt était simple : « Quel est le petit truc qui fera qu'une femme me laissera lui faire l'amour ». Ce petit truc que j'avais trouvé demande beaucoup d'organisation, mais il fonctionne assez bien.

Jean regarde quelques instant le juge.

- Je crois que c'était le plaisir de voir réussir mon petit stratagème qui m'attirait. Plus que le plaisir de la chair. Je ne suis pas vraiment un sensuel.

- Pourquoi ne voulez vous pas nous dire le nom de votre complice reprit le juge ?

- Je n'ai pas de complice puisqu'il n'y a pas de forfait. Seulement une mise en scène. Les pistolets n'étaient jamais chargés et les coups de feu étaient tirés loin des femmes. Et puis il y a une autre raison essentielle. Je ne connais pas son nom.

La surprise s'entend dans la salle et se lit sur le visage de nombre de personnes présentes.

- Nous nous donnions rendez vous par téléphone, comme la première fois. Si nos emplois du temps collaient nous allions faire notre mise en scène au lieu prévu. C'était

chacun notre tour de raccompagner la fille que l'on trouvait.

- Si vous ne voulez pas utiliser le terme de complice vous pouvez peut-être accepter celui de comparse.

- Il contient moins de connotation judiciaire.

- Il fallait bien que vous le connaissiez pour entreprendre vos forf ...pardon, vos plaisanteries douteuses ?

- Non Monsieur le juge. Même la première fois, lors de notre rendez-vous je ne l'ai pas vu. Il n'est pas venu. Ensuite tout s'est passé par téléphone.

- Mais dans les dépositions vous parlez d'attaque dans l'appartement des victimes. Vous l'avez donc vu !

- Non. Une fois encore non Monsieur le juge. Si vous aviez bien lu les dossiers vous sauriez qu'il portait une cagoule.

- Mais quand vous étiez l'agresseur il ne portait pas la cagoule ! Vous avez pu le voir à ce moment là.

- Non Monsieur le juge parce que nous n'avons simulé l'agression au domicile qu'une fois. C'était trop risqué pour la fille.

- Comment vous y preniez vous ?

- Mon partenaire a sonné à la porte et après s'être assuré que la fille était seule il l'a agressée ou plutôt l'a menacée avec son revolver vide. Et moi qui attendais trois ou quatre mètres plus loin je suis sorti inopinément de l'escalier et j'ai sauvé la fille.

- Et pourquoi cette forêt ?

- Partout Monsieur le juge. Comme vous venez de le comprendre, nous n'avons pas de lieu privilégié. Nous établissions le contact avec les filles aussi bien dans la rue, dans les toilettes d'un café ou d'une gare.

Jean décèle quelques murmures qu'il juge approbateurs. Leur stratagème semble bien plaire.

- Je dois dire que l'agression dans l'appartement fut le plus rapide. Je suis tombé dans les bras de la fille presque

immédiatement. Et quand je dis dans ses bras c'est façon de parler. A domicile tout est déjà prêt pour les grands frissons.

Le juge ne dispose pas des moyens juridiques pour une condamnation réelle. Le fond du procès, c'est à dire la manière de s'assurer les faveurs des femmes n'est pas directement répréhensible. Le procédé n'est pas plus étonnant ou plus condamnable qu'une invitation à dîner, une panne soit disant inopinée de voiture, la prise en charge financière d'une croisière ou dans l'autre sens le maquillage alléchant d'une fille, ses tenues très légères ou les artifices utilisés pour faire croire à des avantages physiques inexistantes.

- Le consentement lors des relations physiques entre l'accusé et la plaignante a été total et obtenu sans aucune brutalité directe d'aucune sorte. La séduction n'a pas de règles bien définies et n'en sont exclus comme moyens, que la force physique non demandée et les pressions psychologiques avérées. Le tribunal prononce donc la relaxe du prévenu.

Odette s'est aussitôt levée. Intérieurement elle se sent involontairement un peu soulagée de ce verdict. Pourquoi est-elle allée chez la juge pour demander ce procès ? Drôles de sentiments et de sensations pendant toutes ces dernières semaines. Elle n'a pas cessé de balancer entre sa vexation terriblement immédiate et violente et son souhait de revoir Jean.

- Bonjour.

- Bonjour Jean.

Il y a encore un peu de monde sur la petite place qui précède les marches du palais.

- Tu n'es pas encore partie ? Tu as été retardée ?

Elle a expulsé Jean de chez elle quand il lui a révélé le stratagème de la forêt, utilisé le jour de leur première rencontre.

- Non. Pas vraiment. J'ai parlé avec deux ou trois amis. Et voilà. Je suis encore ici.

Jean n'a rien trouvé à répondre ce jour là. Peut-être pensait-il qu'au fond cela était normal. Son amour vrai d'aujourd'hui était né d'un mensonge, il était normal que cela se termine mal. Depuis toujours le commencement prime sur toute la suite de la vie.

- Veux tu que je te raccompagne ?

- ...

Même les médecins parlent de l'importance du moment de la naissance et même des contrecoups de ce qui se déroule avant. On ne peut donc pas parler d'amour pour toujours s'il n'est pas là dès le départ. Il était normal qu'Odette se sente frustrée.

- Hein ! Veux-tu ? Il y a tellement de dangers parfois.

- Et toi tu seras là pour me défendre !

- Comme d'habitude.

Alors Odette se met à rire de bonheur. Jean la prend dans ses bras et ils partent ainsi enlacés.

Happy End

Avril 1995